

Chapitre 14

La fin du Temple

Simon ajusta la ceinture de la tunique neuve que les lévites avaient sortie pour lui des magasins du Temple et il en lissa les plis.

Comme si le fait de mettre cette robe blanche immaculée avait eu le pouvoir de faire renaître dans son âme sa dignité de prusim qu'il avait mise de côté depuis plus de deux ans, il sentit le besoin de prendre un air plus sévère sur son visage. Mais ne pas sentir son épée à son côté lui donnait au fond une sorte d'impression désagréable de manque et d'insécurité.

Il s'adressa avec dureté au légat prisonnier sur lequel on avait jeté une tunique en lambeaux pour qu'il ne soit pas nu, en lui demandant de se bouger en vitesse. Il fit au contraire un signe amical d'encouragement au héraut qui devait l'accompagner dans le camp romain.

Ils traversèrent tous les trois la Cour des Gentils, montèrent sur les murs qui entouraient et défendaient le Temple juste à l'endroit où, aux pieds de l'Antonia, une dizaine de pas seulement séparaient les deux déploiements de troupes. Les romains, à ce moment là, étaient tous occupés à démolir la tour pour avoir le champ libre afin de dresser de nouvelles hélépoles.

« Penche-toi entre deux escarpes » dit Simon au héraut qui était tout étonné de voir ce grand nombre de kittim affairés et les archers arabes de garde, la flèche à l'encoche, prêts à frapper quiconque oserait se montrer. « Ils savent que nous avons un des leur entre nos mains, et quelqu'un d'important. Tu verras on ne te visera pas ».

Le jeune soldat hébreux à qui Jean de Giscala en personne avait imposé cette tâche, leva bien haut sa lance avec en haut un petit drapeau et l'agita. Un instant après un centurion romain, derrière un coin de mur encore debout, répondit à ce geste en agitant en l'air sur sa tête un chiffon de couleur.

Malgré l'âpreté des combats, plusieurs fois des tractations s'étaient déroulées entre judéens et romains et des deux côtés le fait de montrer un bout d'étoffe ou un petit drapeau était le signe qui établissait la trêve nécessaire pour parlementer.

Simon poussa à découvert le légat et hurla : « Nous voulons faire un échange de prisonniers. Celui-ci... » et il montra l'officier romain mortifié, « ... contre le judéen du nom d'Hanania, que vous avez capturé hier ».

Le centurion fit un signe d'assentiment de la tête, ne dit rien et s'éloigna pour aller chercher des ordres, pendant que les archers baissaient à terre leurs arcs. Les judéens reculèrent à leur tour de deux pas derrière les escarpes

Un certain temps passa pendant lequel les deux parties continuèrent à s'observer avec méfiance, puis le romain réapparut. Derrière lui, un soldat tirait Hanania par une corde étroitement liée à son cou.

Le gradé fit un signe d'accord et indiqua la porte solidement fermée qui jusqu'au jour précédent reliait l'Antonia à la Cour des Gentils.

Simon descendit en bas, on lui ouvrit la petite porte qui se trouvait au centre de la grande et le romain, tenant son prisonnier en laisse, se présenta sur les ruines du terre plein de la tour.

« Tu parles grec ? » demanda-t-il au rabbi dès qu'ils furent face à face

« Oui, pourquoi ? »

« Mes chefs veulent parler avec l'un de vous ».

Impressionné par la robe blanche et l'allure de Simon, le centurion était allé rapporter à quelqu'un du commandement que celui qui s'était présenté pour l'échange devait être un personnage important parmi les assiégés.

De plusieurs endroits, de l'esplanade et des murs, des voix se levèrent : « N'y va pas, rabbi ! » « Ne fais pas confiance ! »

Simon hésita un instant, puis en haussant les épaules il se décida : « Jetez une passerelle ! »

Deux auxiliaires se hâtèrent de faire passer une grosse poutre de l'Antonia à la culée du pont détruit du côté judéen et s'assurèrent qu'elle tenait, épiant, méfiants les escarpes des fortifications. Le rabbi poussa devant lui le légat que la liberté inespérée à portée de main avait rendu hardi, et il s'aventura sur la poutre.

Un légat romain apparut – il s'agissait de Sextus Vetulenus, vétéran de la campagne d'Orient – vêtu de pied en cap de l'éclatant et resplendissant uniforme romain.

« Bon retour parmi nous, cher Caius Tullius ! ». Il avait tendu avec nonchalance la main pour aider le prisonnier à sauter au bas de la poutre. « La malchance n'a pas diminué ta valeur de combattant ».

Caius qui craignait punitions et reproches lui adressa un regard où il y avait un grand soulagement et allait dire quelque chose mais il se tut tout de suite car l'officier de haut rang lui avait tourné le dos avec ostentation, apparemment pour donner l'ordre à la garde d'amener Hanania.

Quand Simon aperçut son ami qui avançait en titubant sur ses jambes, le visage tuméfié, il n'arriva pas à cacher un geste de colère : « Les romains ont-ils l'habitude de traiter ainsi les prisonniers ? »

Oubliant les dangers qu'il courait entouré d'ennemis comme il l'était, il fixa sur Sextus deux yeux pleins de mépris.

« Les romains connaissent les lois des gens et les respectent » répondit le romain sans éprouver le moindre embarras. « Beaucoup de syriens et de sébastins accompagnent hélas notre armée envers lesquels vous, judéens, vous avez de nombreux torts. L'un d'entre eux l'a frappé mais il sera puni ». Comme si ce fait n'avait aucune importance pour deux personnages comme eux, il

ajouta d'un ton impérieux auquel il n'aurait su renoncer en aucune circonstance : » Viens, judéen. Un de vos coreligionnaire, Joseph ben Mathias, veut te parler »

« Avant tout libérez immédiatement mon soldat ».

Le garde qui tenait encore Hanania par la corde et le centurion adressèrent au légat presque en même temps un regard mi rusé mi entendu, certains qu'il allait donner l'ordre de capturer cet impertinent judéen. Mais une déception confondante envahit leurs visages quand Vetulenius d'une voix de stentor ajouta : « Libérez le prisonnier et aidez-le à passer la poutre ».

Hanania boitant fut délié et poussé en avant de mauvais gré. En passant à côté de Simon, il trouva la force de dire d'un filet de voix enrouée mais les yeux pleins d'orgueil : « Ils voulaient me faire adorer leur empereur. Mais je ne l'ai pas fait ! »

Le rabbi fit un signe satisfait d'approbation à son ami, puis il se tourna vers le légat : « En second lieu je ne parlerai jamais avec Joseph que nous considérons comme le pire des traîtres ».

Un éclair d'approbation passa dans les yeux du légat : « Je ne peux pas te contredire, judéen. Nous aussi... Titus aussi... ».

Il s'arrêta au milieu de la phrase, rajusta son ceinturon et poursuivit d'une voix changée : « Mais viens parler avec nous. Il y a une réunion en cours devant la tente de Titus. Nous avons des propositions à vous faire ».

Et comme il avait surpris le bref regard d'appréhension que Simon avait eu en voyant les sales gueules de durs et de canailles des auxiliaires et des mercenaires qui travaillaient là autour, il ajouta pompeusement : « Tu as ma parole, judéen ! La parole d'un romain. Tu reviendras indemne chez les tiens »

Comme s'il avait déjà obtenu l'accord du rabbi, il se mit en marche. Simon n'hésita pas à le suivre.

Le chemin fut court, parce que le grand pavillon du commandant suprême avait été monté sur les premières pentes du Mont des Oliviers. Ils dépassèrent le secteur à proximité des murailles où avaient été dressées les hélépoles et les tours des romains – et Simon regarda avec satisfaction les restes carbonisés des deux tours incendiées – ils enjambèrent la palissade, passèrent à travers un des trois campements construits par les romains sur les potagers et sur les jardins détruits. Des regards de haine l'accompagnaient partout où il passait. Pas un seul de ces soldats exaspérés par des mois d'un siège dur et jusqu'à maintenant inutile, par tant d'attaques repoussées dans le sang, par les sorties conduites par des judéens avec un courage à la limite de la folie, n'aurait hésité un instant à l'égorger s'il n'avait été retenu par les regards du légat et les gestes de l'escorte. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, l'appréhension de Simon grandissait. Ce n'était pas tant à cause de l'importance du matériel de guerre ou l'ampleur du nombre des soldats mis en place par les romains, que la pensée, s'ils réussissaient à mettre les pieds à Jérusalem, qu'ils n'épargneraient personne. Arrivés dans l'espace où, autour du pavillon de Titus, disposées en ordre

symétrique, on avait dressé les tentes de tous les officiers, on lui fit signe de s'arrêter. Il semblait qu'une réunion des plus hauts gradés de l'armée romaine venait de se terminer : des commandants de légions et des ailes de cavalerie, des responsables de troupes auxiliaires ou mercenaires sortaient par petits groupes du pavillon, en discutant entre eux. Tous leurs visages étaient empreints de sérieux et de gravité comme si on y avait pris des décisions importantes et définitives.

« Attends ici » lui enjoignit Vétulénus, s'adressant toujours à lui en grec. Et lui montrant un petit banc, il se dirigea vers le pavillon avec l'ex-prisonnier sur qui on avait jeté un manteau rouge voyant mais qui ne semblait pas pour autant avoir retrouvé assurance et autorité.

Le rabbi, patient, s'assit sur un banc qui se trouvait aux bords de l'esplanade et un décurion alla se mettre dans son dos, discret mais très attentif, pour le surveiller.

De la tente de Titus sortait à ce moment là le prêtre Joseph qui, après sa reddition à Jotapata, était passé du côté des romains. Voyant Simon assis, le buste droit, l'air grave, il s'arrêta. Il recula d'un pas, puis, un sourire sur son visage dont l'expression intelligente était viciée par un je ne sais quoi de bassement fourbe, il se dirigea vers lui. Le rabbi plissa à peine sa bouche en une expression de mépris et tourna la tête. Joseph, qui avait déjà porté sa main sur sa poitrine et baissé la tête, esquissant un salut, resta interdit à mi chemin, un pied en l'air. Il se reprit tout de suite et avec un éclair de dépit dans les yeux se tourna pour attendre un romain et s'éloigna en parlant avec lui d'une voix ostensiblement tranquille.

Deux officiers de haut rang sortaient au même moment, discutant avec animation. Jamais Simon n'aurait pu imaginer que des uniformes militaires puissent être aussi luxueux et si ornés de draperies et de plaques dorées comme l'étaient ceux de ces deux là. Ils s'arrêtèrent debout près du banc sans même gratifier d'un regard le judéen qui y était assis.

« Il a raison Titus... » affirma l'un, continuant bien sûr la conversation commencée avant, « ... nous ne pouvons pas causer des ravages et un carnage de nos hommes pour épargner un temple étranger. Tu dois en convenir, cher Rufus, malgré tes idées saugrenues sur la fraternité universelle des hommes ».

« Mais livrer aux flammes un édifice si majestueux, symbole depuis des siècles de la piété de tout un peuple, nous expose, cher Placidus, à l'exécration générale ! ».

Les deux hommes parlaient entre eux en latin que Simon comprenait assez bien. Il tendit l'oreille, fixant ses yeux loin des deux romains pour cacher sa tension angoissée.

« Mais les judéens l'ont transformé en forteresse ! » rétorqua Placidus. « Tu parles d'un symbole de piété ! » « Cependant sa ruine serait une grande perte pour notre empire. Un temple si riche et si majestueux ! Le conserver serait, au

contraire, un signe de notre humanité. Même s'il est dédié à un dieu qui n'existe pas ».

L'autre secoua la tête : « Des bobards, Rufus ! Si on ne le détruit pas, les judéens continueront à se rebeller tant qu'il sera debout. Chaque année il en arrive des centaines de milliers de toutes les parties du monde pour célébrer leurs rites superstitieux ».

« C'est nous qui leur avons permis de conserver leurs rites. Mais pour le reste ce sont des sujets fidèles ».

« Et en fait ils se sont rebellés ».

« Seulement une minorité ».

Placidus se tourna complètement vers Rufus et se mit à lui donner des petits coups de sa main sur sa cuirasse : « As-tu présent à l'esprit comment nous nous sommes comportés avec les druides ? Tant que nous ne les avons pas tous exterminés, les gaulois ont continué à se rebeller. On doit faire la même chose par ici. Ces gens attendent toujours un messie. Et tu sais qui est leur messie ? Un chef qui les unira tous contre nous et qui nous tuera tous »

« Il faut les ramener à la raison. Les pacifier. On a réussi partout. Pourquoi pas ici ? Une fois vaincus ces quatre fanatiques de Jérusalem, les judéens dispersés dans tout l'empire redeviendront, comme ils l'ont toujours été, de braves agriculteurs, des marchands avisés, d'habiles artisans ».

« Non, non et puis non, Titus Rufus ! Ce peuple là est différent des autres peuples avec lesquels on s'est confronté, nous avons gagné et apporté la civilisation... Je ne dis pas le culte de l'empereur qui nous unit tous autant que nous sommes, mais ils n'admettent même pas qu'on puisse vénérer les dieux des autres peuples. Leur dieu est l'unique dieu et il ne peut y en avoir d'autres... » Placidus parlait avec agacement. « Non, il faut détruire le cœur de cette pernicieuse superstition ».

« Mais si nous voulons nous les concilier, nous ne pouvons pas détruire ce qui leur tient le plus à cœur ! » répliqua le stoïcien Rufus, mais du ton d'un homme qui désormais désespère de convaincre son propre antagoniste. « Ils nous haïront à jamais ».

« Oh, tu verras qu'ils se résigneront. Les meilleurs d'entre eux, comme le prêtre Joseph, sont déjà de notre côté. On les contraindra à se contenter de leurs synagogues ».

« Ecoute-moi, Placidus. Si on les convainc de quitter le temple, on peut le laisser intact. Autrement j'ai peur que... »

« Mais peur de quoi ! » ne le laissa pas finir l'autre. « Un dernier assaut et depuis ce qu'ils appellent la Cour des Gentils – et les gentils ce seraient nous, indignes d'accéder au seul et vrai temple – on grimpe d'un élan et on en finit une fois pour toute. On brûle tout avec les rebelles dedans ».

Rufus était épouvanté, Placidus s'en aperçut et il éclata d'un rire méprisant : « Tu es scandalisé ? Pour si peu ? Et puis le fils de Vespasien a déjà pris une décision dans ce sens ».

« Je n'en avais pas l'impression ».

« Ne te raconte pas d'histoires. C'est bien ce qui a été dit clairement là dedans. On les somme une dernière fois de se rendre, et s'ils n'acceptent pas – et ils n'accepteront pas - hop, on détruit tout ! »

Là, Placidus baissa la voix et regarda autour de lui : « Tu y penses à l'or et aux trésors qu'il y a là dedans ? Si chacun d'entre nous n'en prend qu'une part minime, on deviendra tous riches ! Viens, viens, allons retrouver les autres ». Et le prenant par le bras, il l'invita à le suivre vers une tente sur la droite d'où sortaient des cris de joie et de fête et de coupes entrechoquées.

Simon, en écoutant cette conversation, se sentit, d'abord pris d'une fureur aveugle. Il voulait se lever, se jeter sur ces deux là. Mourir pour les punir : l'hypocrite qui de sa voix stupide traitait le peuple d'Israël comme des gens de rien à plaindre et l'autre, le salaud impitoyable, prêt à égorger tout le monde pour s'emparer d'un butin sacrilège. Mais tout de suite il réfléchit qu'il n'avait même pas une sica sur lui. Et la prudence prévalut. Surtout aussi parce que au premier mouvement qu'il avait fait pour se lever, le décurion derrière lui, menaçant, s'était avancé d'un pas.

Il se mit à penser furieusement à ce qu'il pouvait faire maintenant pour sauver le Temple et ses défenseurs de la ruine imminente. Il pensa courir au pavillon de Titus, se jeter à ses pieds et le supplier d'avoir pitié. Il pensa aux arguments qu'il aurait pu utiliser. Quoi offrir. De quoi menacer. Mais il dut admettre qu'avec des gens aussi impitoyables, tout serait inutile. Il se sentit pris d'un grand découragement. L'unique chose à faire était de se battre avec encore plus de fureur que jamais, les repousser et attendre l'intervention du Béni. Le salut d'Israël était maintenant, plus que jamais dans son histoire, entre Ses mains. Mais pourquoi l'Unique auquel ils avaient toujours été fidèles au prix de tant de sacrifices, n'avait-il pas encore révélé sa présence ? Pourquoi les avait-il abandonnés dans un moment aussi tragique ? Peut-être était-il, comme le disaient les kittim, un dieu capricieux comme tous les autres ? Il chassa immédiatement cette pensée blasphème. Et peut-être que les malheurs actuels étaient seulement une épreuve par laquelle ils devaient passer pour mériter un futur radieux. Et si l'Unique n'envoyait pas son messie pour sauver le Temple parce que la corruption généralisée de la noblesse sacerdotale l'avait rendu impur ? Non ! Son intervention est sûre. < Sa venue est certaine comme l'aurore > avait dit Osée. Peut-être que Jonathan avait raison : à un autre moment, dans un autre lieu il révélera Sa présence. Et peut-être que la destruction du temple, si jamais elle survient, marquera le début des temps de la fin que prédisait Jonathan et les autres, dotés comme lui d'un esprit prophétique. Les flammes qui l'entoureraient seraient le signal du déchaînement de la colère divine sur tous les maudits et les pécheurs non seulement d'Israël mais du monde entier. Et en particulier sur les romains. Parce que des actes ignominieux et cruels comme ceux qu'ils ont accomplis en Judée et en Galilée ne peuvent pas rester impunis. Si ce n'étaient pas les

hommes, ce seraient le feu, la tempête, le tremblement de terre qui les puniraient.

Lui, Simon, rabbi consacré, devait seulement se battre courageusement pour se rendre digne de son aide. Et une grande impatience le prit. Sa présence au milieu de tous ces impitoyables ennemis, plus impitoyables que ne l'avait été Antiochos Epiphane, était inutile. Qu'est ce qu'ils avaient à lui proposer ? A offrir à un peuple qui ne voulait pas renoncer à se battre pour la Loi ? Comme avaient fait les Macabées. Il fallait s'en aller tout de suite, revenir auprès des siens, reprendre l'épée en main. Si on le laissait partir.

Pendant qu'il était plongé dans ses pensées, il ne s'aperçut même pas que Sextus Vetulenus était sorti du pavillon et était arrêté en face de lui.

« Judéen, j'ai parlé avec Titus et les autres commandants. Nous avons décidé : nous n'avons rien à te demander ou à te dire sauf une seule chose. Rendez-vous. Tout de suite et sans conditions. Autrement... » Et il tendit la main pour montrer le nombre sans fin de tentes qui s'étendaient autour d'eux.

« C'est pour ça que vous m'avez fait venir jusqu'ici ? »

« Tu as ramené notre Tullius. Tu méritais un peu d'égards »

« Lequel ? Celui de m'avoir fait attendre, assis sur un banc, votre bon plaisir ? »

Le légat pendant un instant eut l'air irrité. Il regarda longuement le centurion, puis se reprit : « Je ne crois pas qu'on permette à des vaincus d'avoir un comportement arrogant comme celui que toi, tu montres effrontément en ce moment. Retourne chez les tiens et avertis-les : la clémence des romains est grande mais pas infinie ».

« Nous ne nous rendrons jamais ! » répliqua Simon avec une assurance paisible.

« Eh oui, vous ne vous rendrez jamais... »

Il resta un moment pensif, changea d'expression, tourna la tête pour voir si un des officiers était à portée d'oreilles, il baissa la voix et d'un ton militaire qui voulait cacher son admiration, il ajouta : « Il y a deux ans que je vous combats. En Galilée, à Hébron et maintenant ici. Je n'ai jamais vu aucun d'entre vous se résigner à la défaite... Vous êtes un peuple de héros ! »

Il fit un signe au centurion : « Accompagne-le jusqu'à l'Antonia » et sans accorder un regard au judéen, il s'en alla en bombant le torse.

Dès qu'il fut de l'autre côté de la poutre et que la petite porte fut fermée, Simon regarda autour de lui. Il vit des visages tendus, marqués par la fatigue et les souffrances, des yeux où brûlait une détermination fébrile et désespérée. Mais personne ne se montra curieux de savoir ce que lui avaient dit les romains. Un seul se hasarda à demander d'une voix railleuse mais où, affleurait une sorte de regret mal dissimulé : « Ils ne t'ont pas offert de rester avec eux ? »

Le rabbi ne répondit rien mais, brusquement demanda : « Où est Jean ? Je veux lui parler ».

« Là-haut, sur les murs »

Quand il l'eut trouvé et observé ce visage tiré et tourmenté, ces yeux presque fous d'une incertitude désespérée, il se borna à lui dire : « Nous devons résister, Jean. Jusqu'à l'arrivée de l'aide du Béni ».

Jean de Discala baissa la tête et un ricanement silencieux secoua ses épaules.

« Aucune possibilité de tractations ? »

« Non, aucune »

Peu après l'aube du onzième jour du mois de Ab, les romains déclanchèrent l'assaut final du Temple. Les trois jours précédents, après en avoir incendié les portes, et écrasé toute résistance, ils avaient envahi la grande Cour externe, celle des Gentils. Tous les gens qui s'y pressaient – femmes, vieux, enfants protégés avec acharnement par les soldats judéens – s'étaient réfugiés en grand désordre dans l'Atrium supérieur, celui des Israélites. Une masse compacte et mêlée avait occupé tout l'espace. Et nombreux étaient même ceux qui avaient osé monter et occuper l'atrium réservé aux prêtres. Seuls, le Saint et le Saint des Saints étaient restés sacrés, vides, hiératiques et silencieux comme toujours.

Sans nourriture, sans eau, ils avaient passé trois jours de terreur, beaucoup à genoux, presque tous dans les bras les uns des autres. Parmi les pleurs, les cris d'appel de ceux qui avaient perdu un parent dans la confusion, les demandes angoissantes d'eau, fortes et incessantes, se levaient les prières murmurées presque toujours d'une voix suppliante, dans certains cas, d'un ton d'attente impatiente... Beaucoup avaient levé les yeux plus d'une fois vers les tentures qui cachaient aux regards des profanes l'intérieur infranchissable du Saint comme s'ils attendaient d'un moment à l'autre une apparition miraculeuse.

Presque tout le monde avait la ferme conviction que l'intervention du Béni était imminente. Dans les rangs des soldats aussi cette attente était l'unique ressort qui poussait à combattre ensemble des vétérans de la lutte dans les campagnes, des jeunes de Jérusalem inexpérimentés, des prêtres pauvres et des lévites que l'espoir d'un Israël rénové avait poussé à se rebeller contre l'aristocratie sacerdotale.

Un dernier assaut héroïque, après une brève soirée passée à réorganiser les pauvres forces exténuées restées sur le champ de bataille, à préparer au mieux les armes, à prier avec plus de ferveur que d'habitude, les judéens le tentèrent aux premières lueurs de l'aube. Ils se lancèrent contre les lignes des hommes de garde de l'esplanade externe. Les romains serrèrent les rangs, formant un mur de leurs boucliers. Ils n'auraient cependant pas résisté longtemps en face de la furie des assiégés, si de l'Antonia n'était venu l'ordre de lancer à l'attaque la cavalerie d'élite. Les judéens ne résistèrent pas à la charge et tombèrent nombreux, transpercés par les lances des cavaliers ou fauchés par leurs épées. Ils se retirèrent en désordre. Mais quand les romains s'arrêtèrent pour réorganiser leurs rangs, ils se retournèrent et pour la deuxième fois se jetèrent à l'assaut. Ils furent chargés et renversés avec une froide détermination. Ils

durent céder enfin et se retirer dans l'Atrium intérieur abandonnant le pavement de l'esplanade couvert d'hommes à l'agonie et de blessés.

Un peu plus d'une heure plus tard, les kittim, sans laisser aux judéens le temps de reprendre des forces, avec un grand déploiement de soldats – car dans la cour on avait fait venir les légionnaires d'élite de chaque cohorte – prirent d'assaut l'Atrium avec l'intention d'atteindre finalement le sanctuaire. Ils montèrent d'un élan les quinze marches, en poussant des hurlements terrifiants, et en un bref laps de temps ils écrasèrent la résistance des quelques soldats judéens exténués qui pouvaient encore combattre. Une sorte de folle frénésie qui les rendaient aveugles et impitoyables face au spectacle de ces milliers de malheureux sans armes qui encombraient toute la place, les poussa à se frayer un passage en piétinant, mutilant, tuant des femmes, des vieux, des enfants. Ils plongeaient leur glaive dans la poitrine ou dans le ventre de tous ceux qui se présentaient devant eux sans distinction, attrapaient par leurs vêtements les enfants et les jeunes gens et les transperçaient et les jetaient de côté. Ils piétinaient ceux qui étaient tombés, pataugeaient avec leurs grosses chaussures à clous dans le sang. Autour de l'autel auquel les judéens s'étaient agrippés en vain les mains suppliantes, les cadavres renversés les uns sur les autres formaient un tas si haut qu'il arrivait à la poitrine des assaillants.

Dans les yeux de ces soldats devenus fous brillait un seul mirage : l'or qui resplendissait sur les murs, les objets précieux qui ornaient le Saint, l'argent accumulé dans les souterrains. Après tant de maux et tant de combats, ils avaient enfin à portée de la main le butin convoité qui pouvait apporter à chacun d'entre eux la richesse. Aucun ordre, aucun frein, aucun sentiment de pitié ne pouvaient plus les arrêter.

A côté de ces forcenés montaient encore d'autres soldats tout aussi cruellement occupés à se faire de la place en plongeant aveuglément leur glaive dans les corps, le retirant en sang, allant plus loin sans un regard pour les blessés, d'autres encore : ils escortaient, en les tenant au milieu d'eux, des auxiliaires qui tenaient au dessus de leurs têtes des torches de résineux allumées. Ils avaient reçu l'ordre d'incendier le Temple.

Seuls quelques judéens sans armes tentaient de fuir de tous les côtés, s'entassant sur les balustrades de marbre, ils se jetaient en bas sur l'esplanade et finissaient la plupart du temps enferrés sur les lances des soldats qui stationnaient en bas, furieux et impatients de monter pour participer eux aussi au pillage imminent. Mais par-dessus les hurlements d'horreur, les pleurs désespérés, le cri inhumain des gens blessés à mort, le pleur éperdu des enfants, s'élevaient de partout, hautes et fortes, les invocations à l'Unique pour qu'il intervienne et nombreux ils s'écroulaient à terre les mains encore levées au ciel.

Quand les romains atteignirent enfin le sanctuaire, ils jetèrent contre la façade les brandons allumés, les huisseries et les linteaux prirent feu avec de hautes flammes et pire encore une torche, en décrivant un long arc de fumée, pénétra et incendia le voile qui protégeait l'intérieur du Temple, l'incendiant à

son tour, alors un hurlement d'horreur désespéré dominant tous les autres cris, s'éleva des gorges de milliers d'hébreux entassés là autour et on l'entendit dans tout Jérusalem.

Le Temple, demeure sacrée de Jahvé, but ardemment désiré de pèlerinages séculaires, sanctuaire vers lequel tous les israélites se tournaient pour réciter le Shemà, allait être englouti par les flammes allumées par des païens !

Dès que la voie fut ouverte pour que les romains se ruent dans le Saint et – horreur – dans le Saint des Saints, dans un nouvel élan aveugle de fureur indignée, de nombreux judéens, se jetèrent à mains nues sur les romains qui les repoussèrent, en transperçant les uns avec indifférence, en jetant de côté les autres. Beaucoup dans un désespoir extrême se lancèrent la poitrine en avant contre les glaives tendus pour mourir avec le Temple.

Mais désormais les kittim ne faisaient plus attention à eux ni aux quelques dizaines de guerriers qui s'obstinaient encore à protéger de leurs corps les gens sans défenses. Ils s'étaient tous précipités voraces et avides de piller, se répandant dans toutes les pièces, les couloirs, les recoins, qui tendant les mains vers les grappes d'or qui pendaient de la façade, qui contestant à ses frères d'armes les instruments du culte, qui essayant de s'éloigner en jouant des coudes, tenant au dessus de sa tête un vase rituel en or.

D'en bas des légionnaires par centaines poussaient pour prendre part au partage du précieux butin. Entre temps, un petit groupe de décurions s'était fait d'autorité un chemin au milieu de la horde des pillards pour s'emparer du Chandelier aux Sept Branches et de la Table de la Loi que Titus voulait se réserver pour lui.

Profitant de la cupidité aveugle des romains maintenant uniquement occupés à piller, plusieurs centaines de judéens, passant par-dessus la balustrade de marbre qui entourait les enceintes sacrées, réussirent à se laisser glisser en bas du côté arrière du Temple et à prendre la fuite. Une poignée de soldats les protégeait.

Parmi ceux-ci il y avait Simon, Jonathan et Zacharie, tous trois couverts de sang, tous trois les yeux pleins de l'horreur du Temple en flammes. Pendant que le petit groupe courait vers le fond de la cour, le rabbi avec trois autres jeunes armés de bric et de broc tenait en respect les quelques mercenaires qui n'avaient pas osé se mêler aux légionnaires et prendre part au partage du butin et les attaquaient de côté sans trop de conviction. Passée une des portes, les judéens se dispersèrent, courant comme des fous en bas du Moria, vers la ville basse, cherchant un endroit où se cacher face à la furie des romains qui déferlaient dans chaque ruelle et sur chaque place pour piller et tuer.

Jonathan, sanglotait en courant. Quand ils furent assez loin et purent s'arrêter dans une ruelle pour reprendre leur souffle, il regarda à la dérobée avec angoisse la fumée de l'incendie qui montait au ciel sur leurs têtes, secoua convulsivement la tête et se mit à gémir : « Le Béni n'est plus ici ! Frères, frères

aidez-moi à Le chercher. Les plus horribles prophéties se sont avérées. Nos péchés nous ont condamnés. Voici le commencement. Voici le commencement des temps de la fin ! » Simon réagit à cette voix sombre : « Ça ne peut pas finir comme ça, Jonathan ! Il faut continuer à se battre ! »

Mais il se sentit lui aussi pris d'un immense découragement : « Non ! Le Béni nous a abandonnés ! Tout est inutile maintenant ! » et il laissa tomber par terre son épée.

Zacharie un peu à l'écart des deux hommes, geignait en lui-même le cœur gros : « Le messie l'avait prévu... La ruine est tombée sur la ville. Il faut fuir de Jérusalem ! »

A ces mots Jonathan se réveilla et avec un long frisson il se redressa de toute sa hauteur : « Oui, Zacharie ! Il faut fuir d'ici. Il faut aller attendre dans un lieu secret l'heure où LUI enverra ses anges vengeurs pour punir les impies. Loin de la méchanceté des hommes. Avec des gens pieux qui prédisent et entendent la voix des messages du ciel. Venez frères ! Terribles seront les quelques jours qui nous séparent du moment de la condamnation des méchants et de la récompense des pieux. Viens, Jacques ! »

« Mais, Jonathan, comment peux-tu être sûr que c'est la volonté du Seigneur ? Je sens moi aussi que ce monde ne peut s'attendre qu'à un châtiment terrible pour ses fautes. Mais... »

Mais Zacharie s'élança vers le vieux visionnaire et mit sa main sur une des siennes, en la secouant.

« Oui, oui ! Les tribulations du temps du messie ont peut-être déjà commencé ! N'attendons pas davantage. Allons où toi tu veux nous conduire, Jonathan ».

Simon resta encore un peu hésitant. Inquiet, il regarda alentour, les maisons aux portes éventrées, les cadavres qui gisaient sans sépultures dans la ruelle, il leva les yeux vers le sommet du Moira désormais tout enveloppé de flammes.

« Et Marthe ? »

« Cours la chercher ! » dit Jonathan avec un soupir de joie. « Mieux, passons à la maison et prenons-la avec nous. Ce n'est pas loin. Ensuite on descendra par une des crevasses qui se trouve près de la fontaine Siloé ».

Simon poussa un grand soupir, se passa la main sur le front, puis se décida : « C'est bien, allons, Le Béni guidera nos pas ».

Ils se mirent à courir tous les trois. Pas d'un pas rapide, mais du pas lourd de ceux qui savent qu'ils se mettent en chemin sur une route semée de terribles souffrances, au bout de laquelle il y aura peut-être le temps du salut.